

MUSIQUE et HISTOIRE

Note à propos de la Musique de l'Histoire

Il ne fait aucun doute que le moment est venu de reconsidérer la musique à Madagascar dans une perspective temporelle et d'aller au delà de l'étude purement technique des instruments découverts dans la Grande Ile, réalisée par Curt Sachs. La musique peut donner un éclairage à l'histoire et des études historiques minutieuses peuvent donner à la musique un contexte qu'elle ne pourrait pas obtenir autrement. En ce sens, on peut relever avec plaisir la récente tentative pour combiner à la fois une connaissance technique de la musique et une perspective historique sur ce sujet comme il apparaît dans le dernier numéro d'*AMBARIO* (1). Je suis malgré tout poussé à rédiger cette note parce qu'il semble que cette étude témoigne d'une mauvaise compréhension de la façon dont un certain historien (en l'occurrence moi-même), qui n'a pas de compétence technique en matière de musique, met en relation la musique et l'histoire ; et puisque j'ai été souvent mal compris — malgré mes efforts réels pour dire ce que je pense et penser ce que je dis — voilà une excellente occasion pour affirmer une bonne fois que je rejette l'idée que les notions de race, de langue et de culture puissent être interchangeables ou que le seul problème historique digne d'intérêt puisse être la question des «origines». Malgré mon nom anglo-saxon, mon goût pour la nourriture chinoise consommée avec des baguettes et mon amour de certains vins français je ne suis ni anglais, ni chinois ni français par mes origines (ni une combinaison des trois). De la même façon, je m'inscris en faux contre l'idée que les Merina jouent une «musique Indonésienne», que les Sakalava doivent être d'origine africaine à cause de leurs formes d'expressions musicales, ou encore que la musique de tous les «*Antaloatra*», révèle le génie de leur «race, langue et culture» arabes. Le fait qu'une personne à Madagascar joue d'un instrument dont l'origine est en Afrique ne permet à personne d'affirmer qu'aussi bien cette personne doit être d'origine africaine et même le fait que la langue malgache en tant que telle se rattache à la famille Malayo-Polynésienne ne peut automatiquement transformer les habitants de cette énorme île en Malayo-Polynésiens de «race».

Il faudrait réfléchir sur la musique à propos d'un autre fait : Les Malagasy sont uniques. En tant qu'historien, j'ai toujours cru au facteur d'unicité, ce qui explique pourquoi je me suis opposé et continuerai à m'opposer à ceux qui prétendent imposer des théories sur l'histoire. D'un autre côté en tant qu'historien, je me rends continuellement compte de la délicatesse d'un sujet tel que l'histoire. Le facteur d'unicité qui me préoccupe, pourrait facilement déborder vers un besoin réel de «découvrir» ou de «prouver» l'existence d'une «musique nationale» ; et à partir d'une telle préoccupation et dans une telle perspective on pourrait arriver à la conclusion selon laquelle, puisque la pratique courante des auteurs de la période coloniale a été d'attribuer les formes «supérieures» de la culture (y compris la musique) à des apports étrangers, le temps est venu

(1) *AMBARIO* (Antananarivo), N° 1-2 vol.II, 1980, pp. 71-84.

d'éliminer ces apports pour attribuer toute chose à des initiatives purement locales. En réalité la juxtaposition ici faite de la musique et du passé peut être reproduite dans d'autres domaines comme chacun peut s'en rendre compte rapidement. Il est évident, que vouloir attribuer à la seule période coloniale la valorisation des influences externes à Madagascar est tout à fait inadéquat, puisqu'*en fait* la plupart des hypothèses de ce type sont *antérieures* à l'ensemble de la période coloniale.

Quoi qu'il en soit, il n'est en rien meilleur de chasser toute considération des influences extérieures sur Madagascar des temps anciens, que de ne retenir exclusivement qu'elles. Il y a bien des façons d'aborder la musique et l'histoire et aussi sûrement nous devrions enquêter sur l'unique et le semblable, l'originalité et l'imitation, le temporaire et le constant, le régional et le général. En bref, effort « total » pour comprendre le passé, l'histoire ne saurait l'amputer.

Raymond K. KENT.

